

lui, afin que personne ne puisse l'enlever. Il ne pensait pas s'en séparer si tôt. Il a à peine dix-sept ans, et le chirurgien qui a pansé sa blessure dit qu'il ne vivra pas jusqu'à la nuit.

Nous nous avançons prudemment au delà du pont, à travers les véhicules brisés et les cadavres des chevaux et des bestiaux morts, et nous nous trouvons parmi les Turcs. Plusieurs sont étendus morts dans le fossé à côté de la route. Quelques blessés marchent péniblement à côté de nous, allant Dieu sait où, et il y a deux sentinelles, dans la tranchée dominant la rivière, montant leur garde, comme si elles s'attendaient à une attaque à tout moment.

A mesure que nous avançons, la foule s'épaissit. Les soldats turcs, la carabine et la baïonnette à la main, des hommes sur qui nous tirions et qui tiraient sur nous il y a deux heures, nous regardaient en fronçant les sourcils, quelques-uns avec une expression sauvage; mais il y a aussi des figures agréables, intelligentes, qui nous regardent d'un œil ferme, inquisiteur. Le général Skobelev père nous raconte un épisode de l'insurrection hongroise ressemblant à celui-ci. Il y avait alors un armistice, et un grand nombre d'officiers autrichiens traversèrent le pont et passèrent sur la rive où se tenaient les Hongrois, comme nous le faisons ici, lorsque le commandant hongrois entr'ouvrit ses rangs et déchargea un canon, bourré à mitraille jusqu'à la gueule, contre les Autrichiens. Espérons que les deux incidents ne se ressembleront pas sous tous les rapports.

Lorsque le général est arrivé à une centaine de mètres du pont, la foule devient si compacte que nous ne pouvons nous avancer plus loin, et, en réalité, nous ne le désirons pas, car c'est dans cette petite maison dominant la route qu'Osman-Ghazi gît blessé. Les généraux Ganjecky, Stroukof et quelques autres, sont allés le voir. Il m'est impossible d'y entrer à cause de la foule. La conférence ne dure que quelques minutes.

Les conditions de la capitulation ont été facilement arrêtées. La reddition est sans conditions. Osman y a consenti sur-le-champ. Si on exprimait de la surprise de ce qu'il ait si soudainement consenti, il suffirait de dire qu'il n'avait pas d'autre alternative. Pour tenter une sortie, il avait dû abandonner toutes les positions dans lesquelles il avait si longtemps mis les Russes au défi, et concentrer son armée sur le Vid. Ces positions, une fois perdues, étaient pour toujours, car les Russes les avaient occupées aussitôt qu'il les avait évacuées. Il se trouvait dans la vallée — eux sur les hauteurs environnantes, avec une armée trois fois aussi forte que la sienne. Il devait se rendre sans retard, car ils rétrécissaient leur cercle à chaque moment. Sa position était semblable à celle de Napoléon III à Sedan. L'inégalité du nombre était plus grande, et il n'avait pas même l'abri du village.

C'est ainsi qu'Osman-Ghazi a rendu sans conditions la vaillante armée avec laquelle il a si longtemps défendu cette place forte maintenant fameuse.

Nous retournâmes sur nos pas et Osman Pacha entra dans une voiture et se rendit à Plevna. Le grand-duc Nicolas arriva quelques minutes après avec son état-major, et passa les troupes en revue. Il fut accueilli par des hourrahs. S'arrêtant, il adressa aux grenadiers quelques paroles qui furent saluées par les hourrahs les plus enthousiastes. Nous passâmes ensuite lentement le pont.

La scène était maintenant changée. On ne voyait plus de Turcs armés. L'entrevue avec Osman Pacha avait eu lieu à deux heures. Il en était trois, et tous les Turcs avaient déposé leurs armes. Ils avaient obéi littéralement à l'injonction, et chaque soldat avait simplement déposé sa carabine dans la boue, à l'endroit où il se trouvait lorsque l'ordre lui était parvenu. Le sol était couvert d'armes, les mêmes Peabody-Martini qui avaient causé tant de ravages dans les rangs russes en juillet et en septembre. La route en était épaissement parsemée, et nos chevaux les foulaient aux pieds sur notre passage, en avariant des

centaines. Toute l'armée d'Osman n'était cependant pas armée de Peabody. J'ai vu quelques Sniders et un bon nombre de Kranks, évidemment pris sur les champs de bataille en juillet et en septembre.

Nous retournâmes lentement vers Plevna aux collines basses s'élevant graduellement vers Krischine à notre droite, et à notre gauche une vallée au-delà de laquelle s'élevaient les hauteurs d'Opanés. Nous arrivâmes bientôt à une masse de charrettes à bœufs composant le train qui devait accompagner la sortie projetée. Il devait y en avoir de cinq à six cents, et j'en ai remarqué un nombre considérable qui devaient appartenir à des particuliers, car elles étaient chargées d'effets mobiliers, et de femmes et d'enfants turcs. On frissonne en pensant que ces pauvres petits êtres se trouvaient dans la zone de ce terrible cercle de feu, et j'ai été heureux de penser qu'aucun de ces véhicules particuliers n'avait probablement même atteint le pont.

Il y eut une nouvelle halte dans notre marche déjà si lente, et on entendit le cri: "Osman!" Je lançai mon cheval en avant pour voir si c'était en effet Osman Pacha, qui, ayant appris que le grand-duc venait dans cette direction, avait fait rebrousser chemin à sa voiture pour le rencontrer. Osman Pacha était escorté par cinquante cosaques, et il y avait vingt-cinq ou trente officiers turcs à sa suite, tous montés sur des poneys d'une taille exigüe. Tous, ou presque tous, étaient des jeunes gens. A peine un d'entre eux paraissait-il avoir dépassé la trentaine. La plupart avaient des traits de simples élèves. "Sont-ce là les enfants avec lesquels Osman Pacha a accompli de si grandes merveilles?" me demandai-je mentalement.

J'ai parcouru les rangs des troupes turques après la capitulation, et j'ai eu alors le temps de les examiner de près. Il y avait des figures mauvaises et viles dans la horde, mais il y avait aussi beaucoup de figures brillantes, dont les regards n'étaient pas ceux d'assassins. Je n'oublierai jamais les traits d'un jeune officier qui, les bras croisés et prisonnier, nous regardait d'un air de défi et de haine ardente, qui était adouci par un profond désespoir.

Les soldats portaient tous des capotes brunes, très-sales, avec des chapeaux retombant, et leurs chaussures tombaient en pièces. Ils paraissaient mal nourris, et la plupart étaient couverts de boue et en haillons; mais, malgré tout cela, chacun d'eux était un héros à nos yeux, quand nous nous rappelions les épisodes successifs de la défense longtemps prolongée de Plevna, depuis l'échec de Schilder-Schuldner jusqu'à la lutte finale acharnée pour rompre le cercle de fer de l'investissement. — *Daily News.*

FAITS DIVERS

— Pendant l'année 1877, les postes de sauvetage de la côte des Etats-Unis ont sauvé 1461 marins naufragés.

— Un boucher de Reims, atteint de monomanie furieuse, a attenté à la vie de l'archevêque du diocèse de Reims.

— Les Etats-Unis cultivent environ 10 par cent de leur territoire, l'Angleterre 58 par cent, la Hollande 70.

— Le doyen de l'épiscopat français, Mgr. Sola, évêque de Nice depuis 20 ans, vient de prendre une retraite que son grand âge seul paraît motiver, quoiqu'il soit encore plein de verve. Mgr. Sola est entré dans sa quatre-vingt-septième année depuis le 13 juillet dernier. Il est né un an et deux mois avant le pape Pie IX, et est le plus ancien prélat de France.

FLEUVE EMPOISONNÉ. — Un navire chargé de 700 quintaux d'arsenic a coulé dans le Rhin, près de Beundorf, en amont de Coblenze. Tous les riverains rhénans ont été immédiatement prévenus par le tambour municipal, afin qu'ils n'aillent plus puiser de l'eau au Rhin. Le service des eaux de plusieurs localités importantes a dû être interrompu, afin d'éviter des accidents. Une quantité prodigieuse de poissons a péri.

MAUVAIS RÊVE. — Le détective William Pride, de Memphis, a rêvé, il a quelques jours, que des voleurs s'introduisaient dans sa chambre par la fenêtre. S'éveillant en sursaut sous l'empire de ce cauchemar, il a saisi un revolver sous son oreiller, et, encore à moitié endormi, il a voulu l'armer précipitamment. Le coup est parti, et la balle a traversé de part en part les corps du

baby et de la femme du détective. Quelques instants après, tous deux étaient morts. On craint que William Pride ne perde la raison.

— L'élection annuelle des officiers de l'Union Saint-Jean-Baptiste de Lowell, Mass., a eu lieu le 2 du courant, et a donné le résultat suivant: Président, J. H. Guillet; 1er Vice-Président, François Côté; 2me Vice-Président, Edmond Charron; Secrétaire, Wilfrid Paradis; Asst.-Secrétaire, Louis Reeves; Trésorier, Philias Pomerleau; Asst.-Trésorier, Louis Leriche; Sec.-Correspondant, Félix Vigeant; Com.-Ordonnateur, A. Bernier; Asst.-Com.-Ordonnateur, A. Thibault; Sergeant-d'armes, C. Gaudreau; Comité d'enquête: Pierre Hébert, Trefflé Bombardier, Narcisse Pinsonnault et J.-B. Mercier; Dépositaire, Nap. Phaneuf.

SCANDALE A LA PORTE D'UNE EGLISE DE PARIS. — Deux nouveaux mariés sortaient du temple accompagnés de leurs parents et de leurs amis; tout à coup, une femme se précipite au-devant de la mariée, et, avant qu'on ait pu l'arrêter, elle lui lance en pleine figure le contenu d'un sac de poivre.

La pauvre jeune femme, aveuglée, folle de douleur, s'évanouit, tandis qu'on conduisait chez le commissaire de police l'auteur de cet acte abominable. Là, il a été établi que la coupable avait eu des relations avec le jeune homme dont le mariage venait d'être célébré, et que, délaissée par lui, elle avait voulu se venger.

UNE SENSATION ÉMOUVANTE. — Enfin, raconte le *Globe*, de Londres, le public amateur d'émotions, à Bradford, a pu se procurer une jouissance. Un dompteur de lions a été presque à moitié dévoré devant une assistance enthousiasmée. Il paraît que quelques lions, enfermés dans une des cages d'une ménagerie ambulante de passage à Bradford, se prirent de querelle à propos d'un os. Le capitaine Nicholls, héros dans le cœur duquel la peur n'a jamais trouvé de place, entra alors dans la cage et, après avoir lutté vaillamment contre les fauves, s'empara de l'os disputé et le jeta au loin. Enhardi par ce succès et encouragé sans doute par les bravos d'un public fanatisé, le capitaine fit une seconde entrée, et, pour montrer sa bravoure, il commença à faire exécuter aux animaux leurs exercices ordinaires. Parmi les spectateurs, un frémissement de satisfaction indiqua qu'on s'attendait à quelque incident émouvant. Cette attente ne fut pas déçue. Il y avait à peine deux minutes que l'homme s'était introduit pour la seconde fois parmi les bêtes féroces, qu'un jeune lion bondit sur lui et le mordit cruellement aux deux cuisses et à la hanche, ses morsures pénétrant jusqu'à l'os.

Malgré ces horribles blessures, l'homme se défendit énergiquement, enfonçant le manche de sa cravache jusque dans la gueule de l'animal et le frappant à coups de pied. L'assistance suivait ce spectacle avec une attention extrême, et bon nombre de personnes s'estimaient heureuses du hasard qui les favorisait de la sorte. Quant à songer à secourir le malheureux imprudent, l'idée n'en venait à personne. On pensait plutôt à l'intéressant sujet de conversation que cet incident allait fournir pour les causeries du soir.

Ce qu'il y eut de plus surprenant dans cette affaire, c'est que les autres lions ne prirent aucune part à la lutte à laquelle ils paraissaient assister en spectateurs désintéressés, heureusement pour le dompteur, qui put en profiter pour s'échapper. Cet homme à la nature de fer voulut recommencer le soir à l'heure du spectacle, et une foule immense était accourue dans l'espoir de contempler une nouvelle bataille; mais elle fut cette fois déçue dans son attente. Le malheureux Nicholls, trahi par ses forces, s'évanouit au moment d'entrer dans la cage, et on dut le transporter chez lui, où il est actuellement en traitement. Ses blessures sont profondes et non sans gravité.

— L'affaire des Indiens d'Oka a commencé jeudi, le 10, à Sainte-Scholastique, sous la présidence de Son Honneur le juge Johnson.

— Un accident a eu lieu lundi matin sur la voie du Grand-Tronc, entre Saint-Thomas de Montmagny et Saint-Pierre. Le train mixte pour la Rivière-du-Loup a déraillé, cinq à six wagons ont été jetés en dehors de la voie, et plusieurs ont été sérieusement endommagés. Le wagon des malles a tourné sens dessus-dessous et le feu s'est déclaré à l'intérieur, mais on a pu l'éteindre facilement. Il n'y a eu, heureusement, personne de blessé.

— On mande de Québec en date du 7 courant: "La nouvelle d'avances faites par le trésorier de la cité sans autorisation, a causé ici une profonde sensation, principalement dans la classe commerciale. On blâme beaucoup le Conseil d'avoir siégé à huis-clos et d'avoir tenu l'affaire sous le boisseau. On dit qu'une partie du déficit est due à certains conseillers qui ont forcé le trésorier à accepter des bons en paiement de leurs taxes. Lorsque M. Dorion a été nommé trésorier de la cité, il a donné pour cautions son frère, l'hon. juge Wilfrid Dorion, et M. Thos. Anderson. Mais ces cautions ne représentent que \$4,000, et le déficit dans la caisse municipale est de \$35,000."

— On organise en ce moment une exposition de peintures à Québec. Les propriétaires d'œuvres de valeur sont priés de se mettre en communication avec MM. J. L. Gibb, J. Rudden, J. B. Thompson, ou le secrétaire M. Th. S. Cole.

— S'il nous fallait raconter ou seulement énumérer, dit le *Figaro*, tous les suicides constatés chaque jour dans Paris, les colonnes du *Figaro* n'y suffiraient pas. Il en est parfois de si étranges que nous devons les mentionner.

Ainsi, le sieur Besnard, tapissier, rue B..., inquiet de n'avoir pas vu depuis trois jours les époux Chabault, ses voisins, alla avertir les gardiens de la paix. Le commissaire de police se rendit, accompagné du docteur Thelmer, au domicile indiqué, et fit ouvrir la porte par un serrurier. Il trouva M. et Mme Chabault étendus sur leur lit, morts. A leurs pieds était couché, mort également, leur chien qu'ils n'avaient pas voulu laisser seul sur terre et qu'ils avaient compris dans leur suicide.

Trois réchauds éteints se trouvaient au milieu de la chambre. D'après les constatations du médecin, la mort remontait à trois jours.

— Le parquet s'occupe en ce moment d'une grave affaire d'infanticide. Une femme est accusée d'avoir fait disparaître plusieurs enfants dont le plus âgé n'avait pas un mois. Le procès rappellera celui des fameuses "faisettes d'anges", qui, on s'en souvient, eut un si grand retentissement il y a quelques années.

Cette mégère se chargeait, moyennant un prix raisonnable, de faire disparaître les bébés "génants" pour les familles.

Une fille-mère, à laquelle elle était allée audacieusement faire ses offres de service, l'a dénoncée.

— Une scène touchante dont nous avons été témoin hier, dans l'après-midi.

Une femme d'une trentaine d'années, pauvrement mise, tenant par la main une petite fille de huit à dix ans, se présente au Dépôt de la préfecture pour voir son mari, détenu pour une cause quelconque.

Pour voir un détenu, il faut une autorisation; la pauvre femme ne s'en est pas munie. Elle est donc obligée d'ajourner sa visite, mais il lui reste la faculté d'écrire une lettre pour faire savoir au prisonnier qu'on ne l'oublie pas.

Un gardien prête obligamment un crayon et un bout de papier. La mère et la fille vont s'agenouiller dans la cour, devant une des pierres dont on construit les nouveaux bâtiments, et sur cette pierre, de ses petits doigts raidis par le froid, la fillette commence, sous la dictée de sa mère, sa lettre en gros caractères informes: *Mon cher papa...*

ENTERRÉE VIVANTE. — La cour d'appel de Naples vient de juger une affaire qui suscite un monde de pensées émouvantes.

Appelé à soigner une femme V..., un médecin ignorant prit un évanouissement prolongé pour la mort, et constata le décès de la malheureuse, qui fut enterrée dans le caveau des pauvres. A quelques jours de là, ce caveau fut ouvert pour recevoir les restes d'un enfant.

Quelle ne fut pas alors la stupeur des assistants lorsqu'ils s'aperçurent que le ruban avec lequel les jambes de la femme V... avaient été attachées était brisé! Ses jambes étaient cassées, ses mains et sa bouche indiquaient clairement que la malheureuse avait dû longtemps lutter pour défaire les liens qui retenaient ses poignets. La femme V... avait été enterrée vivante!

Le médecin qui a constaté le décès et le maire qui a autorisé l'inhumation ont été condamnés chacun à trois mois de prison pour homicide involontaire.

LE TÉLÉPHONE. — Le téléphone vient de fonctionner entre la France et l'Angleterre. Deux cornets acoustiques réunis ont été placés la semaine dernière à Saint-Margaret, sur la côte anglaise, près de Douvres, et à Sangatte, près de Calais, puis reliés entre eux par un fil métallique.

Des conversations ont été échangées ainsi à travers le détroit; les résultats obtenus ont paru très-satisfaisants aux inspecteurs des lignes télégraphiques de Calais et de Douvres.

Le prince de Bismark a fait installer un téléphone entre sa résidence de Varzin et son hôtel à Berlin.

— Les journaux de l'Amérique du Sud publient des détails sur la tempête qui a sévi dernièrement à la Guyanne hollandaise.

Le vent, la pluie et la mer s'étaient mis de la partie: une pluie battante, l'ouragan déchainé, la mer menaçant d'inonder la ville de Pitermaay, tels étaient les éléments du fléau.

Les femmes, les enfants, les vieillards, les malades quittaient leurs demeures, allant chercher dans les collines un abri contre la mer qui montait.

Des maisons s'écroulaient à tout moment. Parmi les personnes qui ont péri se trouvent trois sœurs de charité, deux soldats noyés et autres individus dont on ne donne pas les noms.

Un nombre considérable de familles sont ruinées. Il y a plusieurs personnes qui ne possèdent que leurs vêtements, et ceux-ci même très-endommagés par la tempête.

On pourra se faire une idée de la violence de la mer et du vent, lorsqu'on saura qu'une partie de la forteresse *Waterfort* a été démolie; sept canons et soixante centimètres de calibre ont disparu.

Un grand nombre de maisons ont été tout à fait rasées à Pitermaay, en sorte qu'il est très-difficile de préciser l'emplacement où elles s'élevaient. Les deux marchés de la ville ont complètement disparu.

Les pertes sont immenses.

On calcule qu'une femme dont le doigt est orné d'une bague en or se grattera le nez quatre fois plus souvent qu'une autre femme.